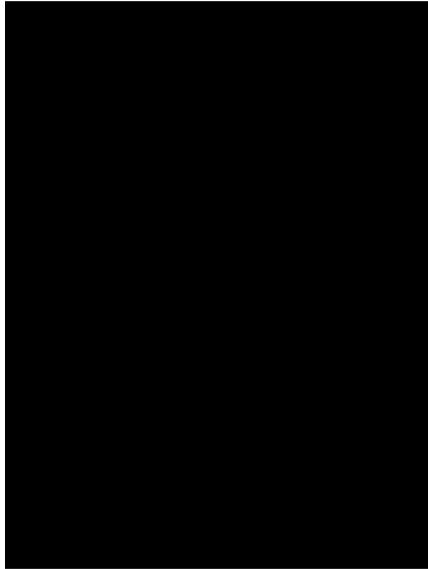


Le livre des contes



BeQ

Le livre des contes

Grimm – Nodier

Schanz – Winter – Andersen ...

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*

Volume 238 : version 5.2

« Les contes sont la poésie des enfants.

Ils ne sont pas vrais, dites-vous ? – Qu’entendez-vous par là ? Qu’il n’arrive rien de pareil sur la terre ? Je crois en effet que les bottes du petit Poucet ne faisaient pas sept lieues à la fois, puisque la vapeur n’était pas inventée, et j’admets que la Belle-au-Bois-dormant n’a pas dormi cent ans, puisque dans ce temps-là on ne faisait encore ni sermons ni discours ministériels ; mais en quoi ce détail touche-t-il à la vérité des choses ?... Cependant, y a-t-il au monde des gens plus vivants et plus réels que tous ces personnages qui n’ont jamais vécu ?...

D’ailleurs, il faut bien que le goût des contes ait sa racine au plus profond de l’âme humaine, pour que ces fables, dédaignées des beaux esprits, aient résisté à tous les progrès des lumières, à tous les caprices des réformateurs. On leur jette en vain l’anathème, rien ne peut les anéantir. C’est que les contes, comme les légendes, les chansons, les proverbes, appartiennent à cette

littérature anonyme, que le peuple aime, garde et propage, parce qu'il s'y reconnaît tout entier... »

ED. LABOULAYE.

Jakob et Wilhelm Grimm

La petite Blanche-Neige

On était au milieu de l'hiver, et les flocons de neige tombaient du ciel comme des plumes. Une reine était assise à coudre auprès de sa fenêtre ouverte dont le châssis était d'ébène, et, tandis qu'elle cousait en regardant tomber les flocons de neige, elle se piqua le doigt, et trois gouttes de sang tombèrent sur la neige.

C'était si joli, ce sang rouge sur la neige blanche, que la reine se dit : « Oh, si seulement j'avais un enfant blanc comme la neige, rouge comme le sang, noir comme l'ébène ! » Et, peu de temps après, elle eut une petite fille, dont la peau était aussi blanche que la neige, dont les joues et les lèvres étaient aussi rouges que le sang, et dont les cheveux étaient aussi noirs que l'ébène ; aussi l'appela-t-on Sneewittchen, ce qui signifie « Petite Blanche-Neige ». Mais quand l'enfant naquit, la reine mourut.

Au bout d'un an, le roi se remaria. La nouvelle reine était fort belle, mais fière et impérieuse, et elle ne pouvait se faire à l'idée qu'une autre femme fût plus belle qu'elle. Elle avait un miroir merveilleux, et, quand elle s'y regardait, elle avait l'habitude de dire :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondait toujours :

*Madame la reine, si belle et grande
Tu es la plus belle de toutes.*

Et la reine était contente, car elle savait que son miroir disait toujours la vérité.

Mais la petite Blanche-Neige grandissait, et elle grandissait en beauté tous les jours. Quand elle eut sept ans, elle était aussi belle que le soleil. Or, un jour que la reine était allée

consulter son miroir magique, il répondit :

*Madame la reine, si belle et grande
Tu étais la plus belle de toutes,
Mais la petite Blanche-Neige, si belle à voir,
Est maintenant mille fois plus belle que toi !*

La reine fut épouvantée, et elle devint jaune et verte d'envie. Et depuis ce moment, toutes les fois qu'elle regardait Blanche-Neige, son sang ne faisait qu'un tour, tant elle la haïssait. Sa jalousie et son orgueil ne firent que grandir de plus en plus comme de mauvaises herbes, si bien qu'elle n'eut plus jamais de paix, ni le jour, ni la nuit.

Quand elle fut à bout de force elle envoya chercher un chasseur et lui dit : « Emmène l'enfant dans la forêt, et tue-la ; et apporte-moi quelque preuve de sa mort. »

Le chasseur obéit ; il emmena Blanche-Neige dans la forêt ; mais quand il tira son couteau de chasse pour le plonger dans son pauvre cœur

innocent, elle se mit à pleurer et lui dit : « Bon chasseur, laissez-moi la vie ! Je me sauverai dans la forêt, et je ne reviendrai jamais. » Elle était si jolie que le chasseur eut pitié d'elle. « Sauve-toi donc, pauvre enfant », lui dit-il ; et Blanche-Neige se sauva se cacher. Alors le chasseur pensa : « Les bêtes sauvages l'auront bientôt mangée. » Mais il lui sembla toutefois, qu'on lui avait retiré une pierre de dessus le cœur, parce qu'il n'avait pas été obligé de la tuer lui-même.

À ce moment, un jeune sanglier passa en courant ; le chasseur l'attrapa, le tua et porta une partie de ses entrailles à la reine comme « preuve » de la mort de Blanche-Neige ; et la cruelle femme se réjouit.

Pendant ce temps, la pauvre enfant s'était enfoncée de plus en plus dans la forêt, seule et bien effrayée de ne voir que des arbres et des feuilles. Elle ne savait où chercher du secours.

Elle courait sur les cailloux pointus et à travers les ronces, effrayant les bêtes sauvages qui heureusement ne lui firent point de mal.

Elle continua de courir aussi longtemps que

ses jambes purent la porter, et la nuit était déjà venue quand elle arriva soudain devant une toute petite maison, au beau milieu de la forêt.

Blanche-Neige se dit qu'elle pouvait peut-être y entrer se reposer ; alors elle s'approcha et regarda à l'intérieur par la porte entrouverte.

Tout était très petit dans la petite maison ; mais tout y était propre et en ordre. Au milieu de la chambre il y avait une petite table, et le couvert était mis sur une nappe bien blanche ; il y avait sept petites assiettes, sept petits couverts, sept petits couteaux et sept petits gobelets. Contre le mur étaient alignés sept petits lits couverts de couvre-pieds d'un blanc de neige. La petite fille poussa la porte et entra.

Blanche-Neige avait bien faim et bien soif ; alors elle prit un peu de pain et de salade dans chacune des petites assiettes, et elle but une ou deux gouttes de vin dans chacun des petits gobelets, car elle n'aurait pas voulu laisser une des assiettes et un des gobelets tout à fait vides. Puis, comme elle était très fatiguée, elle s'étendit sur un des lits et ne tarda pas à s'endormir.

Il faisait tout à fait nuit quand les maîtres de cette étrange petite maison rentrèrent au logis. C'étaient sept petits nains qui passaient le jour à creuser la terre dans les montagnes pour y chercher du minerai.

Ils allumèrent leurs sept petites chandelles, et quand la petite maison fut pleine de lumière, ils virent que quelqu'un était entré chez eux, car les choses n'étaient pas exactement comme ils les avaient laissées.

Le premier petit nain dit : « Qui s'est assis sur ma petite chaise ? »

Le second dit : « Qui a mangé dans ma petite assiette ? »

Le troisième dit : « Qui a pris un petit morceau de mon pain ? »

Et le quatrième : « Qui a mangé de ma petite salade ? »

Et le cinquième : « Qui s'est servi de ma petite fourchette ? »

Et le sixième : « Qui a coupé avec mon petit couteau ? »

Et le septième : « Qui a bu dans mon petit gobelet ? »

Et ils regardèrent autour d'eux, et le septième nain regarda son lit, et il vit Blanche-Neige qui était couchée et dormait.

Alors il appela bien vite les autres, et tous se pressèrent autour du lit, en levant leurs petites chandelles, et ils regardèrent Blanche-Neige longtemps.

« Ah ! dirent-ils, la jolie enfant ! »

Et ils étaient si contents qu'ils ne voulurent pas la réveiller, mais la laissèrent dormir sans la déranger.

Au matin, Blanche-Neige se réveilla ; et quand elle vit les sept petits nains elle eut grand-peur. Mais il lui dirent avec bonté :

« Comment t'appelles-tu ?

– Blanche-Neige, répondit-elle.

– Et comment es-tu venue dans notre maison, Blanche-Neige ? »

Alors elle leur raconta comment sa cruelle

belle-mère avait voulu la tuer, mais que le chasseur lui avait sauvé la vie et qu'elle avait couru tout le jour jusqu'à ce qu'elle eût trouvé leur petite maison.

Alors les petits nains lui dirent :

« Si tu veux avoir soin de notre ménage et tenir tout bien propre et bien en ordre dans notre petite maison, tu peux rester ici, et nous prendrons bien soin de toi. Est-ce dit ?

– Oui, répondit Blanche-Neige, j'accepte de tout mon cœur. »

C'est ainsi qu'elle devint leur petite ménagère, et elle eut soin que tout fût toujours bien propre et bien rangé. Tous les matins, les sept petits nains partaient chercher du minerai et de l'or dans les montagnes, et Blanche-Neige préparait leur souper pour le soir. Mais toute la journée Blanche-Neige était seule ; aussi les bons petits nains la mirent-ils sur ses gardes : « Fais bien attention, lui dirent-ils, et méfie-toi de ta belle-mère, car elle aura bientôt découvert que tu es ici ; aie bien soin, par conséquent, de ne laisser entrer personne. »

Or, la cruelle reine avait cru le chasseur lorsqu'il lui avait dit qu'il avait tué Blanche-Neige ; elle se croyait donc la plus belle personne du monde ; mais, pour s'en assurer, elle alla trouver son miroir.

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

lui demanda-t-elle.

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

La reine se mit à trembler, car elle comprit que le chasseur l'avait trompée.

Elle s'assit pour réfléchir, cherchant un moyen de détruire Blanche-Neige ; car, tant qu'elle ne

serait pas la plus belle sur terre, sa jalousie ne lui laisserait pas de repos. À la fin elle conçut un projet bien cruel.

Elle se peignit le visage et se déguisa en vieille marchande ambulante. Puis elle prit un panier à son bras, et s'en alla, par delà les sept montagnes, au pays où habitaient les sept petits nains. Elle arriva à la petite maison et frappa à la porte, en criant : « Jolies choses à vendre ! qui veut acheter de mes jolies choses ? »

Or Blanche-Neige tenait la porte fermée, parce que les nains lui avaient bien recommandé de ne laisser entrer personne ; mais elle regarda par la fenêtre et dit : « Bonjour, madame ; qu'avez-vous là à vendre ?

– De jolies choses, de bien jolies choses ; des dentelles et des rubans de toutes les couleurs » ; et elle lui tendit un étroit ruban de soie d'une brillante couleur.

« Je peux bien laisser entrer cette bonne femme », se dit Blanche-Neige ; et elle tira la barre de la porte, fit entrer la vieille, et acheta le joli ruban.

« Comme votre robe est mal lacée, mon enfant ! lui dit la vieille, tournez-vous et laissez-moi vous lacer convenablement avec votre joli ruban neuf. »

Blanche-Neige n'avait aucun soupçon ; elle obéit donc et vint se mettre devant la vieille pour qu'elle lui laçât sa robe, par derrière. Mais la méchante belle-mère serra si vite et si fort que Blanche-Neige perdit la respiration et tomba inanimée.

Alors la vieille se redressa en disant : « Là, tu es la plus belle de toutes, maintenant ! » et elle ramassa son panier et se sauva précipitamment.

Quand le soir arriva, les sept petits nains rentrèrent au logis ; mais quelle fut leur douleur en voyant leur chère petite Blanche-Neige étendue sans mouvement sur le sol ! Ils la relevèrent et s'aperçurent alors qu'elle avait un ruban neuf à sa robe, et qu'il était effroyablement serré. Ils le coupèrent en deux et bientôt Blanche-Neige commença à respirer, et peu à peu elle revint à la vie.

Quand les petits nains apprirent ce qui était

arrivé : « Cette vieille, dirent-ils, n'était autre que ton infernale belle-mère. Maintenant, fais bien attention, et ne laisse entrer absolument personne, quand nous ne sommes pas là. »

Quand la méchante reine fut rentrée chez elle, elle alla tout droit à son miroir et lui demanda :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondit exactement comme la dernière fois :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

Quand elle entendit ces mots, elle fut saisie d'une telle épouvante que tout son sang lui reflua

au cœur, car elle comprit que Blanche-Neige n'était pas morte. « Je veux, dit-elle, je veux trouver un moyen de la tuer une fois pour toutes ! »

La reine était versée dans la science de la magie ; elle fit un peigne empoisonné, puis elle se déguisa en vieille femme, mais pas comme la première fois, et s'en alla par delà les sept collines, au pays où habitaient les sept petits nains. Elle arriva à la maison et frappa à la porte.

« Jolies choses à vendre ! Qui veut acheter de mes jolies choses ? »

Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit : « Allez-vous-en, s'il vous plaît, je ne dois laisser entrer personne.

– Mais il vous est permis de regarder ; voyez donc mes jolies choses » ; et la vieille femme lui tendit le peigne empoisonné.

Il plut tellement à l'enfant que cette fois encore elle se laissa tromper. Elle ouvrit la porte et la femme entra.

Quand elles se furent entendues sur le prix du

peigne, la vieille dit à Blanche-Neige : « Maintenant, laissez-moi vous coiffer gentiment. » La pauvre petite était sans soupçon, aussi laissa-t-elle la vieille faire comme elle voulait ; mais le peigne ne fut pas plus tôt dans ses cheveux, que le poison fit son effet et la fillette tomba inanimée sur le sol.

« Voila, parangon de beauté ! » dit la méchante femme et elle se sauva.

Il était déjà tard dans l'après-midi, heureusement, et les sept petits nains ne tardèrent pas à rentrer. Aussitôt qu'ils virent Blanche-Neige étendue comme morte sur le sol, ils pensèrent à la belle-mère ; alors ils cherchèrent partout, trouvèrent le peigne empoisonné dans les cheveux de l'enfant, et l'en retirèrent.

Au bout d'un moment Blanche-Neige revint à elle, et raconta tout ce qui était arrivé. Ils lui recommandèrent de nouveau d'avoir bien soin de ne jamais ouvrir la porte à personne.

La reine entra chez elle et demanda à son miroir :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Mais le miroir répondit comme auparavant :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais par delà les collines,
Chez les sept vieux nains,
Demeure Blanche-Neige, plus belle mille fois !*

Quand la reine entendit ces paroles, elle se mit à trembler de colère. « Blanche-Neige mourra, s'écria-t-elle, oui, elle mourra, quand il devrait m'en coûter la vie ! »

Il y avait dans le palais une chambre isolée dont la reine connaissait l'existence, mais où personne n'allait jamais. Elle s'y enferma et confectionna une pomme qu'elle surchargea de poison. Elle était fort belle à voir, si blanche et si

rouge que cela faisait venir l'eau à la bouche ; mais celui qui en mangerait le moindre morceau était sûr d'en mourir.

Quand elle eut préparé la pomme, elle se peignit le visage, s'habilla en paysanne, et s'en alla par delà les collines, à la petite maison des sept petits nains, et frappa à la porte.

Blanche-Neige ouvrit la fenêtre et regarda dehors. « Allez-vous-en, s'il vous plaît, dit-elle, je ne dois ouvrir la porte à personne, personne ; les sept nains me l'ont défendu.

– C'est bien, répliqua la paysanne, je vais seulement te montrer mes pommes. Tiens, en voici une pour toi.

– Non, merci, dit Blanche-Neige. Je ne dois rien accepter.

– On dirait, ma parole, que tu as peur d'être empoisonnée ! Tiens, je vais la couper en deux ; je vais manger la partie blanche, – tu peux avoir la partie rouge. »

Or, la pomme était si adroitement faite que seule la partie rouge était empoisonnée ; la partie

blanche était inoffensive. Blanche-Neige regarda la pomme d'un œil d'envie, et quand elle vit la femme en manger une moitié, elle ne put résister plus longtemps à la tentation, étendit la main et prit l'autre. Mais elle n'y eut pas plus tôt mis la dent qu'elle tomba morte.

Alors la méchante reine la dévora des yeux, et se mit à rire tout haut. « Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noir comme l'ébène ! cette fois les nains ne te réveilleront plus ! » Et elle s'en alla.

Quand elle rentra au palais, elle dit à son miroir :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Et le miroir répondit enfin :

*Madame la reine, si belle et si grande,
C'est toi qui es la plus belle de toutes !*

Et son cœur jaloux connut enfin le repos, – autant que peut le faire un cœur jaloux.

Quand les petits nains rentrèrent chez eux ce soir-là, ils trouvèrent Blanche-Neige étendue par terre ; mais aucun souffle ne sortait de sa bouche, car cette fois elle était morte, et bien morte.

Ils la relevèrent, desserrèrent sa robe, peignèrent ses cheveux, la lavèrent avec de l'eau et du vin ; mais tout fut inutile ; la pauvre enfant était morte, et resta morte. Alors ils la couchèrent dans une bière, et les sept petits nains s'assirent autour et pleurèrent pendant trois jours. Puis ils pensèrent à l'ensevelir ; mais elle était si jolie, elle avait l'air si vivant, et ses joues étaient toujours si vermeilles, qu'ils ne purent s'y décider. « Nous ne pouvons l'enfermer sous la terre noire », dirent-ils ; alors, ils lui firent un cercueil de cristal transparent et l'y déposèrent ; puis ils écrivirent sur le cercueil le nom de Blanche-Neige en lettres d'or et qu'elle était la fille d'un roi, et les petits nains restèrent auprès à le veiller, chacun à son tour. Et les bêtes sauvages

vinrent pleurer Blanche-Neige, d'abord un hibou, puis un corbeau, puis une colombe.

Pendant bien, bien longtemps, Blanche-Neige resta couchée dans le cercueil, et elle ne changeait point. Elle avait toujours l'air de dormir, blanche comme la neige, rouge comme le sang, et ses cheveux noirs comme l'ébène.

Or, il arriva qu'un jour un fils de roi qui chevauchait à travers la forêt s'arrêta à la maison des petits nains pour y passer la nuit. Il vit le cercueil sur la montagne, et la jolie Blanche-Neige qui était couchée dedans, et il lut ce qui était écrit dessus en lettres d'or. Alors il dit aux nains : « Donnez-le-moi. Je vous en donnerai le prix que vous voudrez. » Mais les petits nains lui répondirent : « Nous ne voulons pas le vendre pour tout l'or du monde. » Alors le fils de roi leur dit : « Je vous en prie, donnez-le-moi, car je ne peux vivre sans voir cette douce jeune fille. Je l'honorerai et j'en prendrai soin comme de mon bien le plus cher. »

Les bons petits nains furent peinés pour lui à ces paroles ; ils lui donnèrent le cercueil, en don

gratuit, et le fils de roi le fit mettre sur les épaules de ses serviteurs et l'emporta.

Or, il arriva qu'en passant sur un sol raboteux, les porteurs firent un faux pas ; le cercueil sauta sur leurs épaules, et le petit morceau de pomme empoisonnée qui était resté dans le gosier de Blanche-Neige tomba. Au bout de quelques minutes, Blanche-Neige ouvrit les yeux, souleva le couvercle du cercueil, et se mit sur son séant, vivante encore une fois !

« Où suis-je ? » dit-elle.

Le fils de roi répondit tout joyeux : « Avec moi, ma chérie » ; et il lui raconta tout ce qui était arrivé. « Chère Blanche-Neige, dit-il, je vous aime plus que tout au monde. Venez avec moi au château de mon père et soyez ma femme. »

Blanche-Neige le remercia et consentit à l'accompagner ; et quand ils furent arrivés on célébra leur mariage en grande pompe au milieu de mille réjouissances.

Or parmi les personnes invitées aux fêtes du mariage se trouvait l'infamale belle-mère de

Blanche-Neige.

Elle ne savait pas qui était la jeune reine ; mais, au moment de partir pour le château, après qu'elle se fût revêtue d'habits magnifiques, elle alla trouver son miroir et lui dit :

*Petit miroir sur le mur,
Qui est la plus belle de toutes ?*

Elle fut épouvantée d'entendre le miroir lui répondre :

*Madame la reine, tu es belle à voir,
Mais la jeune reine est mille fois plus belle
/ que toi !*

La méchante femme laissa échapper une malédiction, et son courroux fut effroyable à voir. Tout d'abord, elle ne voulut plus aller au mariage ; mais sa jalousie ne lui laissant pas de

repos, elle comprit qu'il fallait qu'elle y aille voir un peu comment était la jeune reine.

Quand elle entra dans le château, elle vit Blanche-Neige qu'elle reconnut aussitôt.

Elle resta muette de terreur et incapable de faire un mouvement. Puis quelqu'un s'approcha d'elle, des pincettes à la main, et déposa à ses pieds une paire de souliers de fer, chauffés au rouge, qu'elle fut obligée de mettre.

Chaussée de ces souliers brûlants, elle fut obligée de danser et de danser encore jusqu'à ce qu'elle tombât morte.

Les heureuses chances de Jeannot

Jeannot, après avoir servi son maître pendant sept ans, lui dit un jour :

– Maître, le temps de mon engagement est expiré, et je désire retourner dans mon village, auprès de ma mère ; veuillez bien me payer le montant de mes gages.

Le maître lui répondit :

– Tu as été pour moi un bon et loyal serviteur, et je veux t’en récompenser.

Et il lui donna un lingot d’argent qui était fort gros ; ce lingot pesait quinze livres, et valait par conséquent quinze cents francs.

Jeannot tira un mouchoir de sa poche et en enveloppa le lingot ; il le posa ensuite sur ses épaules, et se mit en route pour retourner chez lui.

Comme il marchait péniblement, chargé de

son lourd fardeau, il aperçut un cavalier, qui trotta sur un cheval agile.

– Ah ! s'écria Jeannot à haute voix, comme c'est une belle chose que d'aller à cheval ! On est assis comme dans une chaise, on ne se heurte point aux pierres, on épargne ses souliers, et l'on avance sans effort.

Le cavalier, qui l'avait entendu, lui dit :

– Alors, Jeannot, pourquoi vas-tu à pied ?

– Je ne puis pas faire autrement, répondit-il ; il faut que je porte ce lingot jusque chez moi. Qu'il est lourd ! qu'il est lourd ! je ne puis plus relever la tête, tant il m'a pesé sur les épaules.

– Écoute, dit le cavalier, nous pouvons faire un échange : je te donnerai mon cheval, et tu me donneras ton lingot.

– Très volontiers, répondit Jeannot, ce sera une bien heureuse chance pour moi que de faire cet échange. Mais, en conscience, je dois vous avertir que le poids de ce lingot vous accablera.

Le cavalier, sans lui répondre, descendit de cheval, prit l'argent, aida Jeannot à monter sur la

bête, lui plaça soigneusement la bride dans la main, et lui dit :

– Quand tu auras envie d’aller très vite, tu n’auras qu’à faire claquer ta langue et à répéter : *Hop ! hop !*

Jeannot fut émerveillé lorsqu’il se vit à cheval, et qu’il put trotter en toute liberté. Au bout de quelque temps, il fit réflexion qu’il devrait encore aller plus vite ; il commença donc à faire claquer sa langue et à crier : *Hop ! hop !* Le cheval prit immédiatement une allure rapide, et en un instant Jeannot fut désarçonné et jeté à terre. Il se trouva étendu dans un fossé qui séparait la grande route des champs voisins.

Débarrassé de son cavalier, le cheval aurait bien vite disparu, s’il n’avait été arrêté par un paysan qui traversait la route en menant une vache à l’aide d’une corde.

Jeannot parvint à se remettre sur ses jambes ; mais il était fort mécontent, et il exhala sa mauvaise humeur en disant au paysan :

– C’est une chose détestable que de voyager à

cheval, surtout quand on a le malheur d'avoir entre les jambes une rosse qui vous secoue et qui vous jette par terre de manière à vous briser tous les membres. Je ne remonterai jamais sur cette maudite bête ! Ah ! que j'aimerais bien mieux votre vache ! On peut la mener sans le moindre danger ; on a en outre, chaque jour, grâce à elle, une provision assurée de lait, de beurre et de fromage. Que ne donnerais-je pas pour avoir en ma possession un si précieux animal ! Quelle heureuse chance ce serait pour moi !

– Soyez content, dit le paysan. Puisque vous avez fait une si terrible chute, je veux bien, pour vous en épargner une nouvelle, échanger ma vache contre votre cheval.

Cette proposition fut acceptée avec la plus vive joie ; le paysan monta sur le cheval et s'éloigna au plus vite.

Jeannot fit marcher sa vache paisiblement à l'aide de sa corde, tout en pensant à l'excellent marché qu'il venait de conclure.

– Que je parvienne seulement à me procurer un morceau de pain, se dit-il, ce qui me sera bien

facile ; et, pour me régaler, j’aurai en abondance du beurre et du fromage, comme je l’ai si souvent désiré. Me voilà donc à l’abri de la faim ! Quant à la soif, je ne la crains pas davantage : je n’aurai qu’à traire ma vache, et son lait sera plus que suffisant pour me désaltérer.

Vers midi, la chaleur devint excessive, et Jeannot en souffrait d’autant plus qu’il marchait depuis une heure dans une vaste plaine sans abri. Il était dévoré par une soif si ardente que sa langue lui semblait sur le point de se coller à son palais.

– Le mal n’est pas sans remède, se dit-il ; je puis traire ma vache et boire de son lait.

Il l’attacha donc à un tronc d’arbre desséché, et comme il n’avait aucun ustensile pour mettre le lait, il songea que sa casquette de cuir pourrait lui en tenir lieu. Mais, hélas ! quelques efforts qu’il fit, il ne put obtenir une seule goutte de lait ! Il persista... puis, comme il s’y prenait gauchement, la vache furieuse lui donna sur la tête un coup de pied si violent qu’il resta quelque temps étendu sur le sol sans connaissance.

Heureusement pour lui, un boucher, qui portait dans une brouette un petit pourceau, vint à passer sur la route et s'empessa de le secourir.

– Qui vous a joué ce mauvais tour ? s'écria-t-il en aidant le pauvre patient à se relever.

Jeannot lui raconta ce qui lui était arrivé. Après l'avoir attentivement écouté, le boucher lui présenta une bouteille pleine de vin et lui dit :

– Buvez un peu et remettez-vous. Cette vache-là ne pouvait vous donner du lait ; elle est vieille et n'est plus bonne qu'à être abattue pour la boucherie.

– Ah ! dit Jeannot, qui aurait cru cela ? Il est assurément très bon d'avoir en sa possession un animal propre à être tué et pouvant fournir une si grande quantité de viande ; mais par malheur je n'aime pas beaucoup la chair de la vache : elle n'est pas assez succulente pour moi. J'aimerais bien mieux celle d'un jeune porc ; on peut l'apprêter de diverses manières, et surtout en faire de si bonnes saucisses !

– Eh bien ! Jeannot, dit le boucher, par

affection pour vous je consens à faire un échange et à vous donner le porc pour la vache.

– Ô l’heureuse chance pour moi ! En vérité, vous êtes bien bon, dit Jeannot en détachant la vache, tandis que le boucher retirait le pourceau de la brouette et le remettait à Jeannot, qui l’attacha avec sa corde.

Fier de sa nouvelle acquisition, Jeannot reprit sa marche en s’émerveillant d’une suite de chances si heureuses. Comme il se repaissait de ces agréables pensées, il rencontra un jeune garçon qui portait une oie toute blanche sous son bras. Ils se souhaitèrent mutuellement le bonjour ; puis Jeannot se mit à raconter ses heureuses aventures et les excellents marchés qu’il avait successivement conclus. Le jeune homme lui dit à son tour qu’il portait l’oie à un dîner de baptême.

– Soulevez-la un peu, continua-t-il, voyez comme elle est pesante ! Voilà huit semaines qu’on l’engraisse. Celui qui mangera cette oie, quand elle sera rôtie, ne manquera pas de jus pour l’humecter.

– Oui, dit Jeannot, elle est à point pour être mangée ; mais mon misérable pourceau est encore trop jeune et trop maigre ; il ne pourra être tué de longtemps.

Tandis qu’il prononçait ses mots, son compagnon regardait autour de lui d’un air inquiet, et hochait fréquemment la tête.

– C’est votre pourceau qui me préoccupe, dit-il enfin. Je viens de traverser un village où l’on avait volé le porc du maire, et je crains que ce ne soit celui-là même que vous conduisez. On cherche de toutes parts le voleur, et vous seriez dans un mauvais cas si l’on vous trouvait emmenant l’animal dérobé : le moins qui pourrait vous arriver ce serait d’être renfermé dans un cachot.

Le pauvre Jeannot devint tout inquiet.

– Pour Dieu, s’écria-t-il, aidez-moi à sortir de ce danger ! Vous connaissez mieux que moi la contrée où nous nous trouvons ; vous pourrez plus facilement vous sauver : prenez le porc, donnez-moi votre oie !

– Je sais que je m'expose beaucoup en faisant cela, répondit le jeune garçon ; mais je me croirais le coupable en vous laissant exposé à un si grand malheur.

Il prit aussitôt la corde que lui tendait Jeannot, et disparut avec le porc dans un chemin de traverse. Jeannot mit l'oie sous son bras gauche et poursuivit joyeusement son chemin.

– Voilà une heureuse chance, se dit-il ; voilà un échange avantageux. Non seulement j'échappe à un grand péril, mais mon oie me donnera d'abord un bon rôti, puis une grande quantité de graisse qui me suffira pour étendre sur mon pain au moins pendant trois mois ; et de ses belles plumes blanches je me ferai un oreiller sur lequel je n'attendrai pas longtemps le sommeil. Que ma mère va être joyeuse quand je lui apporterai le fruit de sept ans de services !

Comme il traversait un village situé sur la route, il passa près d'une gagne-petit qui s'était arrêté près d'une maison avec sa charrette et sa meule, et qui chantait à haute voix :

*J'aiguise des ciseaux, je le fais promptement,
Je travaille, je chante et suis toujours content.*

Jeannot s'arrêta pour le regarder, et bientôt la conversation s'engagea.

– Vous devez faire de bons profits, puisque vous chantez si joyeusement, lui dit Jeannot d'un ton fort sérieux.

– Oui, répondit le gagne-petit, mon travail est une mine d'or inépuisable. À quelque moment de sa vie qu'un aiguiseur mette la main dans sa poche, il est sûr d'y trouver de l'argent. De qui avez-vous acheté cette belle oie ?

– Je ne l'ai point achetée, je l'ai échangée pour un jeune porc.

– Et le porc ? reprit le gagne-petit.

– Je l'avais échangé pour une vache.

– Et la vache ?

– Elle m'avait été donnée en échange d'un cheval.

– Et le cheval ?

– Pour le cheval, j’ai donné un lingot d’argent pesant quinze livres.

– Et l’argent ?

– C’était le montant de mes gages pour sept années de services.

– Puisque vous savez si bien vous tirer d’affaire, dit le gagne-petit, je vais vous enseigner un moyen certain de trouver de l’argent dans votre bourse chaque fois que vous le désirerez, et d’assurer ainsi votre bonheur.

– Que dois-je faire pour cela ?

– Vous devez vous faire gagne-petit comme moi. Pour tout fonds d’industrie, vous n’avez besoin que d’une pierre à aiguiser ; le reste viendra de soi-même. J’en ai une qui est bien un peu endommagée ; mais aussi vous l’aurez pour rien, seulement vous me donnerez votre oie en échange. Acceptez-vous le marché ?

– Pouvez-vous en douter ? s’écria Jeannot. Avec cette pierre je serai l’homme le plus heureux du monde, puisque je trouverai de l’argent dans ma bourse toutes les fois que j’en

voudrai. De quoi aurai-je encore à m'inquiéter ?

Là-dessus il lui donna l'oie et prit la vieille pierre à aiguïser.

– Je vous conseille encore, dit le gagne-petit en regardant un gros caillou qui se trouvait près de lui sur le chemin ; je vous conseille de prendre cette bonne et solide pierre, pour vous servir d'enclume lorsque vous aurez quelque lame tordue à redresser. Vous pouvez l'emporter avec l'autre.

Jeannot prit la seconde pierre, et se remit en marche le cœur satisfait, les yeux brillants de joie.

– Je suis vraiment né sous une heureuse étoile ! s'écria-t-il ; ô la bonne chance ! la bonne chance !

Bientôt, cependant, comme il était sur pied depuis le matin, il se sentit très fatigué. Peu à peu sa lassitude devint telle qu'il ne pouvait plus avancer ; il se voyait à tout moment forcé de s'asseoir. Ne devait-il pas naturellement penser qu'il marcherait plus facilement s'il n'était point